

Mabillot demandait :

—C'est entendu. Je viendrai vers dix heures savoir ce que tu penses.

—Venez, monsieur Mabillot.

—Me donnes-tu bon espoir ?

—Je ne sais pas, monsieur Mabillot.

—A tout à l'heure, ma petite... à tout à l'heure.

Il l'enferma à clef.

Elle entendit ses pas lourdement résonner dans la pièce voisine, la porte de celle-ci se fermer avec le grincement d'une clef dans la serrure, puis les pas s'éloignèrent dans la cour.

La première idée qui lui vint fut de s'enfuir.

Elle regarda autour d'elle.

La nuit était venue ; il avait neigé ; mais maintenant, dans le ciel d'un bleu sombre, scintillaient les feux de diamant d'innombrables étoiles. Elle se trouvait dans une sorte de réduit assez étroit, où étaient empilés des cartons poussiéreux, des livres, des vieux registres hors d'usage. Il y avait aussi deux chaises de paille et un fauteuil de bureau en mauvais état.

Une fenêtre assez haute, mais étroite, s'ouvrait sur la cour de la fabrique. Elle était garnie de tout petits carreaux et défendue par d'épais barreaux de fer scellés dans la pierre.

Elle ouvrit la fenêtre et secoua les barreaux.

Il y en avait trois seulement, vu l'étroitesse de la baie, et si rapprochés qu'elle ne put y passer la tête.

Le barreau du milieu oscilla légèrement sous une forte secousse.

Mais il était solide quand même, et les efforts de l'enfant pouvaient vainement s'éterniser contre lui.

Grâce à la douce lumière de la lune, elle y voyait un peu autour d'elle.

Elle chercha quelque outil qui pourrait l'aider dans son projet.

Elle ne rencontra rien.

Contre le mur étaient fichés deux ou trois gros clous. Elle essaya de les retirer pour s'en servir, creuser la pierre et desceller le barreau ; mais elle se déchira les mains, et les clous résistèrent.

Alors, elle s'assit et rêva.

Elle entendit la cloche de l'atelier. Il était sept heures. Les ouvriers sortirent, se pressant. Des apprentis qui retournaient au village passèrent devant le bureau. Elle se leva et vint coller son visage contre les vitres. Plusieurs l'aperçurent et se la montrèrent ; un attroupement se formait. L'arrivée de Mabillot les dispersa.

La cour devint déserte. Les lumières s'éteignirent.

Vers huit heures, elle entendit la porte du bureau qui s'ouvrait, puis la sienne.

C'était Denise.

Elle apportait de la soupe dans un bol et de la viande.

Dans une poche de son tablier apparaissait le col d'une bouteille. Elle versa un verre de vin.

—Mangez et buvez, ma petite, dit-elle. C'est monsieur Mabillot qui vous envoie ces bonnes choses...

—Je n'ai pas faim...

Bertine se mit à pleurer.

Denise allait et venait dans la chambre. Elle semblait très émue. Elle s'approchait et s'éloignait de la fillette tour à tour. Et, quand elle était près, on eût dit qu'elle voulait l'embrasser.

—Mon enfant, dit-elle, il ne faut pas pleurer...

—Hélas ! Denise, on me cause tant de peine !

—C'est très mal, aussi, ce que vous avez fait...

—Mais je n'ai pas volé,

—Pourtant !

Elle avait vu, le matin du prétendu vol, Mabillot décrocher la montre et la mettre dans sa poche. Elle savait la vérité et elle ne la disait pas !!

—Alors, vous ne voulez pas manger, ma petite ?

—Non, merci.

—Je puis remporter tout cela ?...

—Si vous voulez.

La vieille la considéra une seconde, anxieuse et tremblante.

L'émotion était visible, sur ce visage ratatiné, plissé de mille rides. Puis elle haussa les épaules, se disant ;

—Non, je ne puis pas, moi, je ne puis pas. Si je dis quelque chose, il me chasse ; et, alors, autant que je crève de faim tout de suite

Et elle partit, ayant soin de refermer les portes.

Bertine était si fatiguée qu'elle s'assoupit sur sa chaise.

Vers neuf heures, les portes s'ouvraient de nouveau ; un homme entra : Mabillot.

Il lui dit deux mots seulement :

—Eh bien, es-tu plus sage ?

Elle resta muette.

Il la secoua, croyant qu'elle dormait. Elle se leva et alla se mettre au bout de la pièce.

—Allez-vous-en, dit-elle ; je vous hais et je vous méprise...

—Adieu donc, ma petite, dit-il en ricanant.

—Adieu.

—C'est toi qui l'auras voulu.

Elle était de nouveau seule. Elle se rassit, infiniment triste. Dans quelques heures, elle serait en prison.

—Mon Dieu, dit-elle, personne n'aura donc jamais pitié de moi ?

## VI

Charlot avait été interné à la colonie pénitentiaire agricole de La Motte-Beuvron. C'est un vaste établissement érigé sous le second Empire, et qui devait servir de château de chasse à Napoléon III. Les événements et le hasard, qui conduit souvent la destinée des empires, en ont fait un réceptacle de vauriens qu'une administration sage essaye de redresser.

Quatre ou cinq cents hectares de terres cultivables, de semis de sapins et de bois, dépendent de la colonie, qui est traversée par le cours du Beuvron.

Les enfants envoyés là sont soumis à un régime sévère de travail et de discipline, sous la surveillance des gardiens à tunique gros vert et passepoils jaunes, — uniforme des pénitenciers

Ils sont employés dans les champs toute l'année, en dehors des heures qu'on ne les oblige pas à consacrer à l'étude, à la gymnastique, à la musique. Parfois même quelques-uns, après plusieurs années pendant lesquelles ils ont donné des preuves de sagesse et de repentir, sont placés, libres, en dehors de la colonie, chez des châtelains des environs, où ils servent de palefreniers, de piqueurs quelquefois, ou de valets de chiens. Ils en sortent pour faire leur service militaire et y reviennent. Ceux-là sont hors de danger.

Mais tous ne montrent pas d'aussi bonnes dispositions.

Ils jouissent, en somme, dans leurs travaux en plein air, d'une liberté relative. On les envoie, par groupes, travailler la terre, bêcher, sarcler, labourer, herser, faucher, jardiner, moissonner. Ou bien, dans les bois, ils font les coupes hivernales, ou bien ils conduisent les troupeaux, ou bien on les occupe dans les étables.

Les gardiens du pénitencier sont insuffisants à les surveiller tous, lorsqu'ils sont ainsi dispersés.

Les évasions sont donc des plus faciles.

Mais l'uniforme de travail des pupilles, veste de grosse toile grise, large pantalon de toile de même couleur, béret de laine bleue à pompon rouge, fait bien vite reconnaître les jeunes révoltés.

L'évasion est signalée dans les gendarmeries voisines et les petits sont reconduits à la colonie.

Pas tous, cependant. Les plus énergiques restent introuvables.

Charlot aimait le grand air.

Il ne fut pas malheureux à La Motte-Beuvron.

A son arrivée, on le garda pendant assez longtemps en surveillance particulière, afin d'étudier sa nature.

Le rapport qui l'accompagnait à la colonie et qui était signé de M. Linard, le directeur de l'agence, le représentait comme une mauvaise tête. Il avait donné à plusieurs reprises des preuves de violence, d'insubordination. Il sortait toutes les nuits de la fabrique pour aller à Saint-Remy, malgré son jeune âge, retrouver une petite fille. Enfin, il était représenté comme ayant commis une tentative de vol, à la suite de laquelle il avait assommé et blessé grièvement un enfant infirme qui voulait le repousser.

Dans ces conditions, il ne paraît pas surprenant que le directeur du pénitencier ait eu contre Charlot l'esprit prévenu.

Lorsque le petit arriva et comparut devant lui, il fut donc fort surpris de trouver un enfant à gentille figure éveillée, les yeux doux et rieurs, la bouche très gaie et fraîche, un air de franchise et d'honnêteté répandu sur cette jolie physionomie.

Il fut même si surpris qu'il demanda :

—Vous êtes bien Charlot, de l'agence de Maubeuge ?

—Oui, monsieur... Je viens de la fabrique Laverjol...

Le directeur se dit que cet enfant avait été calomnié ou qu'il était un profond et exécrable hypocrite, destiné à devenir criminel.

En surveillance, on ne remarqua rien d'anormal chez Charlot. Il était doux, poli, extrêmement intelligent. C'était à croire qu'il existait deux enfants du même nom.

Le directeur était habitué à tant de ruses chez les petits colons, il maniait depuis tant d'années de si perverses natures, qu'il se tenait quand même sur ses gardes.

Tant que Charlot resta interné, il ne put donner de ses nouvelles à Bertine.

Mais, bientôt, on le fit travailler comme les autres. On l'employa au jardinage, tout près du château et sous l'œil vigilant d'un gardien.

Il réussit pourtant à faire jeter à la poste un billet à Bertine.

Ce fut au jardinage qu'il fit la connaissance d'un détenu qui bêchait et piochait près de lui avec une rare vigueur.

Bien qu'il parut très jeune encore, presque adolescent, ce dernier était grand, découplé, vigoureux. Ses robustes épaules trahissaient une force précoce que ne démentait point sa nuque de taureau. Son visage hardi était éclairé par des yeux noirs très grands,